

**JOSÉ CARLOS
SOMOZA**

Étude en noir

roman traduit de l'espagnol par Marianne Millon



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

1882, Angleterre. Anne McCarey fuit l'agitation londonienne et une liaison toxique avec un marin ivrogne et violent pour revenir à Portsmouth, la ville de son enfance. Infirmière chevronnée, elle est engagée dans une institution psychiatrique très select sur la côte. Elle n'a en charge qu'un seul patient : monsieur X, qui par sa singularité et ses exigences est déjà venu à bout de bon nombre de soignants. Issu d'une famille puissante et richissime, outre quelques fantaisies, l'homme a surtout développé un talent unique de déduction lui permettant de découvrir le moindre secret enfoui au tréfonds de l'âme de ceux qui passent la porte de sa chambre.

C'est dans cette atmosphère emplie de mystères qu'une série de meurtres commence à endeuiller la ville. Avec l'aide d'Anne et du jeune docteur Arthur Conan Doyle, qui prodigue des soins à notre "mentaliste" tout en peaufinant le personnage principal de son roman, un certain Sherlock Holmes, M. X utilise ses dons de clairvoyance pour diriger l'enquête depuis son antre. Et le lecteur d'accompagner ses acolytes dans l'univers décadent des théâtres clandestins et de leur inframonde où se jouent des spectacles licencieux et illicites mettant en scène un chœur de marginaux et d'enfants des rues.

Dans ce roman tour à tour conte cruel, enquête policière ou critique sociale, à l'image de ceux de ses grands maîtres littéraires du XIX^e siècle, José Carlos Somoza orchestre un saisissant théâtre de la vie, et surtout de la mort.

José Carlos Somoza vit à Madrid. Après des études de psychiatrie, il se consacre exclusivement à la littérature. Il est l'auteur d'une douzaine de romans, tous parus chez Actes Sud.

ACTES SUD
www.actes-sud.fr

ÉTUDE EN NOIR

“Actes noirs”

DU MÊME AUTEUR

LA CAVERNE DES IDÉES, Actes Sud, 2002 ; “Actes noirs”, 2013 ; Babel n° 604.

LA BOUCHE, Mille et Une Nuits, 2003.

LE DÉTAIL, Mille et Une Nuits, 2003.

CLARA ET LA PÉNOMBRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 669.

LA DAME N° 13, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 793.

LA THÉORIE DES CORDES, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 911.

DAPHNÉ DISPARUE, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1471.

LA CLÉ DE L'ABÎME, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1080.

L'APPÂT, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 120.

TÉTRAMÉRON. LES CONTES DE SOLEDAD, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1728.

LE MYSTÈRE CROATOAN, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1812.

L'ORIGINE DU MAL, Actes Sud, 2021.

Titre original :

Estudio en negro

Éditeur original :

Editorial Planeta, S.A., Barcelone

© José Carlos Somoza, 2019

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17970-0

JOSÉ CARLOS SOMOZA

**ÉTUDE
EN
NOIR**

TRILOGIE DE M. X

traduit de l'espagnol (Espagne)
par Marianne Millon

ACTES SUD

À mon père.

Un jour, tu m'as demandé de rester à la maison.

La voici. Restes-y pour toujours.

PRÉLUDE POUR LES DÉFUNTS

Le succès théâtral de la mort est indiscutable : elle reste éternellement à l'affiche et n'a pas besoin de répétitions pour atteindre la perfection.

SIR HENRY GEORGE BRYANT,
Étude sur le théâtre anglais (1871).

La mort fut rapide mais agaçante, comme la sensation d'atteindre avec les doigts ce point dans le dos qui vous démange depuis des heures.

Apaisante, rapide, voire confortable.

Il n'y eut ni agonie ni médecin ni ami ou proche pour le pleurer, ni porteurs pour le cercueil, ni chevaux emplumés comme des corbeaux, ni veuve voilée en tête du cortège. L'instant décisif le surprit assis. Puis deux hommes l'emmenèrent hors de la maison à l'intérieur d'un sac. Le reste ne fut pas silence, mais vulgaires secousses de l'attelage tout à fait inapproprié pour son contenu funèbre.

Il faisait nuit quand le véhicule instable s'arrêta. Les deux hommes en descendirent, ouvrirent le sac et le défunt posa les pieds sur le sol. Ils l'invitèrent à entrer dans un lieu parfaitement inconnu. À première vue, une maison en ruine, peut-être une grange. Il s'en dégagait une odeur de bouse de vache et il n'y avait pratiquement pas de meubles. Comme l'au-delà, bien sûr, cela vous faisait perdre la foi.

L'un des hommes s'arrêta dans la pièce la plus spacieuse et alluma une lampe à huile.

— Comment vous sentez-vous ?

Le défunt eut un air las et indifférent. Cette grande bâtisse inhospitalière ne l'inspirait guère. Il se rappelait sa vie débordante d'activités, et même l'instant de l'éclair final était par comparaison beaucoup plus authentique et agréable que ce néant poussiéreux. Au fait, où était passée la jeune fille à qui il devait sa mort ?, se demandait-il. Mais même la science du XIX^e siècle que connaissait le défunt, avec sa machinerie industrielle, ses théories sur les singes athées et leur religion anglicane, ne pouvait lui expliquer à quoi ressemblait la vie une fois le dernier seuil franchi. Il supposa qu'il allait s'y habituer. Il n'y avait plus rien de mieux, ni pire non plus.

De surcroît, et il s'en félicita chaudement, il ne resterait fort probablement pas seul pendant très longtemps. L'homme le lui dit plus tard :

— Il va y avoir d'autres morts.

Il se sentit soulagé. Dans son infinie solitude, le cadavre appréciait la perspective d'avoir de la compagnie.

PREMIÈRE PARTIE

**LEVER
DE
RIDEAU**

*Cette sensation particulière d'observer
une chose occulte qui va soudain être dévoilée.
Ce temps d'attente. Ce commencement terrible...*

G. J. CLEMENS,
Ma vie dans un fauteuil (1874).

M. X

1

Le mystère que je vais raconter ne me concerne pas moi, mais M. X. Je crois toutefois devoir parler un peu de moi.

J'aurais beaucoup à dire, mais voilà ce qui me vient à l'idée : Au début 1882, j'habitais avec ma mère à Southwark, à Londres, dans un taudis au loyer exorbitant. Un jour, ma mère s'est mise à me regarder fixement. Quand j'ai compris qu'elle était morte, j'ai appelé mon frère, nous avons payé le transport du cercueil à Portsmouth, d'où nous sommes originaires, pour l'enterrer à côté de mon père, et à la gare de notre ville natale, mon frère a acheté les journaux locaux : le *Portsmouth Journal*, *L'Œil de Portsmouth* et la *Portsmouth Gazette*. Il les lisait surtout pour les critiques de théâtre, même s'il avait renoncé depuis des années à son rêve de devenir comédien et travaillait dans une banque. Il est tombé sur quelque chose dans le *Journal* et il me l'a montré. On cherchait une infirmière pour s'occuper d'un malade mental dans une résidence privée pour messieurs à Southsea, Portsmouth. J'ai un peu réfléchi – juste un peu – et, de retour à Londres, j'ai envoyé mes références. La lettre d'engagement est arrivée deux semaines plus tard. Eh bien, me suis-je dit. J'ai eu l'impression qu'un cercle de ma vie se refermait : j'étais née à Portsmouth et j'y revenais, peut-être pour toujours.

À l'époque, je fréquentais un homme que j'avais connu quatre ans plus tôt. Il s'appelait Robert Milgrew et il était

marin sur un navire marchand, ce qui signifiait qu'il me rendait visite quand il pouvait, du moins à ce qu'il disait. Que le lecteur n' imagine pas un jeune homme imberbe et musclé : il était plus âgé que moi, trapu, la barbe négligée. Il buvait et se montrait parfois violent, mais je suppose qu'on ne peut pas tout avoir. Du vivant de ma mère, je ne l'amenais jamais à la maison, mais cette fois, quand il m'a annoncé son arrivée, j'ai préparé le terrain pour lui faire part de la nouvelle : j'ai cuisiné un ragoût, plat qu'il aimait beaucoup, et lui ai acheté une bonne bouteille de vin, qu'il aimait plus encore.

Avant, je l'ai invité au cirque à Camberwell. C'était le genre de spectacle auquel on pouvait se permettre d'assister, et où les femmes entrent sans problème. De surcroît, même si la plupart ne sont pas *scandaleux*, ils vous procurent des émotions fortes, avec ces personnages masqués que sont les saltimbanques, qui ne cessent de se contorsionner. Pour cette représentation, ils étaient enfermés dans une grande cage et feignaient de vouloir en sortir. Ils criaient et sautaient comme des chimpanzés. Robert a ri à s'en faire exploser les poumons – déjà en piteux état – puis on est rentrés à la maison, lui avec la tête qui tournait un peu à cause des pirouettes et des cris. Pendant le dîner, il a écouté sans rien dire mon projet d'aller travailler à Portsmouth et d'économiser afin d'y acheter une petite maison pour nous deux. Pendant que je parlais, il a avalé de bon cœur deux assiettes pleines. Quand j'ai eu fini, il est resté silencieux. J'ai pris peur. Alors il a tendu la main, pris la bouteille vide et me l'a jetée à la tête. Par chance, une chaise a décidé de se trouver là au moment opportun, j'ai trébuché et la bouteille s'est fracassée contre le mur. Les éclats de verre me sont tombés dessus. Puis Robert. Il m'a soulevé d'une seule main. Il était plus petit que moi, grassouillet et plus âgé, mais c'était un homme, bien sûr. À la force colossale. La mienne ne servait qu'à soigner et guérir. La sienne était terrible. Destructrice.

— Tu vas quitter Londres pour ce trou à rats ! pestait-il en criant, la barbe dégoulinant de ragoût. – On aurait dit un saltimbanque en fureur. – Tu vas me laisser pour te tirer ! Tu

vas aller seule là-bas, comme une traînée ! N'y pense même pas, ma petite !

Pourquoi se mettait-il dans cet état ? lui ai-je demandé sur un ton suppliant. On pourrait continuer à se voir à Portsmouth !

Mais il ne m'écoutait pas.

Il ne m'écoutait jamais quand il était ivre, mais ça, je le savais déjà.

Il avait mauvais caractère, mais ça aussi, je le savais.

Pourtant, à cet instant, il a fait une chose qu'il n'avait jamais faite auparavant, et j'ignorais qu'il pourrait la faire un jour.

Il s'est mis à m'étrangler.

— Ro... bert... suffoquais-je.

Je me voyais mourir. Là, dans mon deux-pièces misérable, avec ma vaisselle en miettes et les mains de Robert autour de mon cou. Mais ce furent ses yeux qui me firent le plus peur. Ils étaient sombres et carnassiers. Je n'ai pas voulu les regarder.

— Tu veux... tu veux partir... ? Tu veux... ? bredouillait-il. Eh bien... va-t'en !

Alors il m'a lâchée. Et tandis que je toussais à ses pieds, je l'ai entendu crier que c'était d'accord, je pouvais aller en enfer si je voulais.

Il a emporté une partie de mes économies et il est sorti en claquant la porte.

Tout s'était achevé comme d'habitude. Le lendemain, j'étais encore au lit, le corps endolori, lorsque quelqu'un a glissé une enveloppe sous ma porte. Elle contenait un mot. De Robert. Bien que ce ne soit pas son écriture, je sus qu'il était de lui. Ce n'était jamais son écriture, car il savait à peine écrire et demandait à un autre – un marin, un mousse, un docker –, qui n'écrivait pas bien non plus, mais un peu mieux que lui, de rédiger le message qu'il lui dictait. Il me disait qu'il me pardonnait. Qu'il essaierait de continuer à venir me voir à Portsmouth, lors de mon premier après-midi de congé. Qu'il m'aimait.

Je ne réagis pas. Ni bien ni mal. Je m'arrangeai avec mon propriétaire, conservai le strict nécessaire, laissai le reste à mon frère et le jour de ma prise de fonction, à la mi-juin, je revêtis ma plus belle robe et pris un train en gare de Waterloo.



Je retournai la même question pendant tout le trajet. Pourquoi ne voulait-il pas que je parte à Portsmouth ? Il vivait sur la mer, qu'est-ce que cela pouvait lui faire ?

Dieu sait que ce n'était pas une belle ville. Mais il y avait le port qui, même s'il vous décourageait d'écrire de la poésie, était idéal pour un marin. Le reste se partageait entre des baraquements dans lesquels j'avais grandi et la partie noble de Southsea, qui s'était développée avec le temps ; maintenant des gens aisés y habitaient et il y avait beaucoup plus de théâtres. Ainsi que Clarendon House, la résidence où j'allais travailler.

Pourquoi cette réaction ? Qu'avais-je fait de mal, cette fois ? Certes, pendant quelque temps, je n'aurais pas de maison car j'habiterais à la résidence, mais à Londres aussi, on se voyait en dehors de chez moi. Je ne comprenais pas, mais avec Robert, c'était toujours comme ça. Je ne me comprenais pas non plus moi-même : je ne voulais pas le revoir – mon cou portait encore la marque de ses doigts que je dissimulais sous un foulard –, mais je savais que lorsqu'il m'écrirait de nouveau, je serais là. Je le savais, même si je refusais l'évidence.

Il me restait peu de chose dans la vie : mon travail d'infirmière et Robert. Ils n'étaient pas faciles, mais c'était tout ce que j'avais.

Il pleuvait à torrents quand j'arrivai à Portsmouth. Un de ces orages d'été qui tombent quand je décide de porter ma plus belle robe afin de produire une bonne impression pour ma première journée de travail. Au moins, j'eus la chance de pouvoir louer une voiture à cheval à la gare. Je regardais par la vitre afin d'apercevoir ma ville natale, dans laquelle je n'étais pas revenue depuis le décès de ma mère et où je n'avais vu que le cimetière, mais avec la pluie, je ne distinguais presque rien. On aurait dit une lapidation exécutée par des fanatiques. La fin du monde

Les théâtres continuaient pourtant à attirer des spectateurs, et il fallut attendre cinq minutes pour que la masse de

parapluies se pressant devant les portes du Victory, sur Victory Road, où l'on jouait manifestement un mélodrame à succès, nous laissât passer.

Clarendon House était une énorme tache dont la partie arrière donnait sur la mer, entourée d'énormes taches vertes. Par beau temps, cela devait être joli. Il me rappelait un bâtiment de ce style devant lequel je passais quand j'étais enfant, avec une façade hollandaise et des toits pointus. Je supposai qu'il avait appartenu à une famille noble désormais ruinée et, une fois rénové, était devenu une maison de santé pour hommes riches. La famille avait peut-être été vendue à des amateurs de théâtre clandestin – mon frère me racontait que cela arrivait à certaines familles ruinées –, mais allez savoir. J'imaginai un travail tranquille auprès d'un vieil homme capricieux. Le genre de tâche pour laquelle je me considérais comme experte.

Mon attelage s'arrêta à la grille du mur d'enceinte de la propriété, où il y avait une clochette et une pancarte délavée par la pluie : "CLARENDON HOUSE. MAISON DE REPOS POUR MESSIEURS". Je payai le cocher et ajoutai un pourboire pour qu'il dépose mes bagages devant la porte, où je les récupérai.

J'aime depuis l'enfance la robe luisante des chevaux revêtus de pluie, comme si on cirait des meubles en bois d'ébène, mais je n'étais pas en situation de jouir du spectacle après le départ de l'aimable cocher de Portsmouth. Je me sentais très seule sous mon ombrelle incongrue tandis que je tirais sur la clochette. J'imaginai que personne ne sortirait, qu'on allait me laisser là et que la pluie finirait par me dissoudre comme un de ces châteaux de sable que les enfants bâtissent sur les plages.

Tout avait mal commencé.

J'aurais dû me douter que les choses ne feraient qu'empirer.

3

— Mon Dieu, vous êtes trempée, houuuu ! Je vais vous apporter de quoi vous sécher !

Une domestique rondouillette en uniforme bleu ciel appelée Henrietta Walters vint enfin m'accueillir. — “Mais tout le monde m'appelle Hettie, houuuu !” — Elle riait au point de devenir écarlate, comme si me voir trempée jusqu'aux os était la chose la plus amusante du monde. J'avais l'impression qu'à ses côtés, tout s'accélérait. Nous courûmes sous son parapluie par un sentier boueux, traversâmes un vestibule sobre et sévère et des cuisines où je sentais une odeur d'infusions et d'œufs frits, et nous entrâmes dans une petite pièce qui ressemblait à un vestiaire. Hettie me donna une serviette. Il y avait un miroir en pied et des étagères avec des uniformes noirs, des chasubles et des tabliers blancs. Je me séchai comme je pus sans ôter ma robe. Puis je m'occupai de la boue sur mes bottines.

Hettie venait régulièrement me demander si j'avais besoin de quelque chose. C'était une femme maternelle. Nous sûmes instantanément que nous étions toutes deux de Portsmouth, et comme la seule chose qui semblait nous éloigner était le travail, nous préférâmes parler de théâtre. Ses joues rondes rougirent en me disant à voix basse que je devais aller voir *La Dévouée Lucy*, un mélodrame qui faisait un triomphe au Victory. Les émotions du mélodrame sont excessives pour moi. Hettie, en revanche, adorait être émue.

— J'ai pleuré, j'ai ri, houuuuu. Souvent, je pleurais et je riais en même temps !

— C'est... *scandaleux* ? demandai-je avec curiosité.

Elle me regarda et en convint très lentement, mais très fermement. Chaque hochement de tête augmentait mon sens du scandale. Puis elle se pencha vers moi et me décrivit l'actrice principale dans une certaine scène, ce qu'on lui faisait, et ce que lui criait une partie du public. Je promis d'aller voir le spectacle, avant tout pour qu'elle arrête de me le raconter.

Quand j'eus fini de me sécher, je me regardai dans le miroir.

Je vis surtout une volonté de soigner mon apparence : mon petit chapeau pitoyable, ma plus belle robe trempée, les rides

marquées sur mon visage, mon nez proéminent, mes yeux trop rapprochés. C'était toujours moi. Au moins, j'étais propre. Ça oui. Ou lavée.

Le cou, dissimulé par le foulard.

— Maintenant allons voir... M. Weedon ! me dit alors Hettie.

Elle allongea tellement le nom – “Weeeeedon” – que je pris peur avant de le voir.

4

Sur la porte, de l'autre côté du vestibule, une petite plaque indiquait “PHILOMON WEEDON, COMPTABLE”. Hormis son bureau, il y en avait un en angle, occupé par son assistant, un jeune homme blond au visage angélique qui se présenta comme Jimmy Piggot. Il semblait très timide. Weedon était un homme de petite taille, robuste, imberbe, à la calvitie concave – oui, c'est bien ça : *concave*, écrasée au centre – traversée par des cheveux telles des lignes tracées à l'encre. Il ne m'invita pas à m'asseoir, chaussa ses binocles et commença à écrire tout en me posant des questions. Elles n'étaient guère différentes de celles auxquelles j'avais déjà répondu en envoyant mes références, mais cela ne me déranger pas. Ce qu'il y a de bien, quand on refait quelque chose, c'est qu'on l'a déjà fait, disait mon père.

— Âge ?

— Quarante-quatre ans, monsieur.

— État civil ?

Je m'aperçus que je touchais le foulard noué autour de mon cou.

— Célibataire, monsieur.

Ma conscience emmenait et ramenait Robert comme une algue flottant sur la rive. Je savais que je ne devais pas le mentionner. Si je ne le faisais pas, je ne penserais pas autant à lui. Si je ne pensais pas autant à lui, je finirais peut-être par l'oublier. Et si je l'oubliais, j'arrêtera peut-être de le désirer.

Il passa en revue le plus ordinaire : la résidence précédente, ma famille, mes goûts en matière de théâtre – opérette, drames et spectacles de cirque. Il n'émit pas d'objection.

— Expérience ?

Je parlai de mon travail auprès de malades particuliers, mais je supposai que ce serait un avantage d'ajouter ce que j'avais inclus dans mes références : mes deux ans à l'asile d'aliénés d'Asherton (Dartmoor) – tristement célèbre, parce que tout le monde se rappellera qu'il a été détruit par un incendie en 1872. Mais Weedon tordit la bouche.

— Avoir travaillé dans un asile est une bonne et une mauvaise chose, mademoiselle McCarey. – J'attendis l'explication de cette phrase mystérieuse : À Clarendon nous n'avons pas de "malades", mais des "résidents", ajouta-t-il sur un ton doctoral. C'est le nom que vous devez leur donner. Des messieurs de bonne famille qui viennent pour soigner leurs nerfs fragilisés par leur vie pleine d'énormes et pesantes responsabilités. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur.

Bon, c'était seulement le nom. Chaque lieu possède son propre dictionnaire, disait mon père. J'en déduisis pourtant que, s'ils m'avaient engagée en sachant que j'avais travaillé dans un asile, c'était parce que je les intéressais.

Il me tendit enfin des papiers. Les conditions étaient celles que je connaissais déjà : quatre-vingts livres par mois, le gîte et le couvert, produits d'hygiène, un uniforme en bon état et le chauffage. On attendait de moi une conduite appropriée, irréprochable. Je ne pourrais prendre épouse sans autorisation expresse du médecin-chef. J'avais droit à une demi-journée de congé tous les quinze jours, mais je devais préciser quelle pièce j'irais voir si je décidais d'aller au théâtre. Juin 1882. Anne McCarey – ma signature était ce nom-là en toutes petites lettres, comme celles que je trace en ce moment en écrivant ces lignes. Weedon se leva après avoir rangé les papiers.

— Vous rencontrerez bientôt le Dr Ponsonby. Maintenant je vais vous présenter le résident dont vous vous occuperez.

Il semblait soudain nerveux, comme si c'était lui le nouveau venu.

S

On aurait cru qu'il y avait eu un massacre dont on serait en train d'effacer les traces.

Des domestiques en uniforme bleu ciel s'affairaient à tout frotter avec un certain acharnement, rampes, sols, murs. J'appris par la suite que, à Clarendon, tout ce qui n'était pas recouvert d'un tapis était frotté régulièrement, comme un châtiment envers le manque de douceur.

— C'est à cause de la pluie, commenta Weedon pendant que nous empruntions l'escalier qui menait à l'étage supérieur. Tout est sale.

En montant, il m'expliqua que Clarendon possédait deux étages pourvus de dix chambres chacun, cinq dans chaque aile. Les résidents faisaient leur toilette dans leur chambre, à l'aide des infirmières ou non, et ils partageaient un WC au fond du couloir. Nous étions quatre infirmières sans compter l'infirmière en chef, et l'on attendait de moi que je fasse connaissance des résidents et que je m'occupe d'eux quand je pourrais dans l'aile où vivait le mien – l'aile ouest, au premier étage. Il ajouta qu'ils n'acceptaient que des résidents masculins issus de bonnes familles, en excluant les familles de la classe moyenne ou inférieure et les efféminés, quelle que fût leur famille.

— Les femmes ne sont pas admises, précisa-t-il pour dissiper les doutes.

Cela le poussa peut-être à m'examiner de la tête aux pieds en arrivant au premier étage. Je crus qu'il allait dire : "Nous n'admettons pas non plus d'infirmières peu séduisantes." Mais sur ce dernier point, je fus rassurée tout de suite. Une infirmière qui semblait remplir de son corps le couloir qui s'ouvrait devant nous nous interrompit. Elle était plus forte que Hettie, mais plus petite, ce qui, ajouté à l'uniforme entièrement noir à l'exception de la coiffe, de la chasuble et du tablier, la faisait ressembler à une boule roulant en silence avec une cigarette dessus. Elle portait un plateau contenant de la gaze, un trousseau de clés accroché à son tablier. Ses traits compressés

au centre d'un visage de cire sous la coiffe très haute étaient loin de ressembler à ceux de la joviale Hettie. Weedon et elle eurent une brève conversation à voix basse sur les "résidents" – *Apprends le mot, Annie!* Ensuite, le premier fit les présentations.

— L'infirmière en chef, Mary Braddock. Anne McCarey, la remplaçante de Bettie.

Elle me regarda depuis cette accumulation de traits sans me rendre mon sourire.

— Désolée pour toi ! dit-elle en poursuivant son chemin. Weedon haussa les épaules comme s'il avait présenté sa fille un peu impertinente, mais dont la position élevée dans la hiérarchie familiale était incontestable.

— Veuillez excuser Mlle Braddock, M. X est un peu spécial. Je ne compris pas le nom. Peut-être était-il étranger.

Mais je ne pus lui poser aucune autre question car il s'éloigna dans la direction par laquelle l'infirmière était arrivée, certainement l'aile ouest qui m'était échue. D'un côté des portes closes, de l'autre des baies vitrées qui donnaient sur l'avenue Clarence et tout Portsmouth, griffonné par la pluie. J'imaginai que les chambres des résidents avaient vue sur la mer. Weedon s'arrêta devant la dernière porte après m'avoir désigné le luxueux WC commun au fond, frappa quelques petits coups et l'ouvrit sans attendre de réponse.

Le plus prodigieux fut que, une fois à l'intérieur, il parla d'une voix très différente de celle du digne employé de bureau et strict instructeur d'avant.

C'était presque musical, doux, comme on dirait "gueugueu" à un bébé.

— Monsieur X..., votre nouvelle infirmière est arrivée ! Et tout en parlant, il s'écarta et m'invita à entrer.

Mais je ne le fis pas.

La chambre était entièrement plongée dans la pénombre.

L'OEIL DE PORTSMOUTH

CRITIQUES THÉÂTRALES

La Dévouée Lucy, mélodrame en trois actes de J. P. Wilford. Théâtre Victory

... et Lucy Simmons (interprétation magistrale de Mlle Kendall), dans un prodigieux uniforme de domestique (juste des rubans et des nœuds sur tout le corps, juste des rubans et des nœuds !), obéit à toute créature vivante : aux messieurs, à leurs enfants, aux invités et aux amis, au chien et au chat, aux souris, aux vagabonds qui mendient dans les rues (tous interprétés par des acteurs)... Mais à la mort d'un oncle de Lucy en Amérique, notre protagoniste hérite de sa fortune et porte maintenant du cuir et de grandes bottes noires, se contemple dans les miroirs et se donne des ordres à elle-même... On regrette l'acteur Edwin Noggs, l'un des mendiants, dont les bonds sur scène arrivaient au plafond tandis qu'il maniait si adroitement sa ceinture... Edwin, comme s'en souviendra notre public de Portsmouth, était un véritable clochard, et il est mort la semaine dernière dans une rixe avec un autre vagabond...

H. Schreiber

LE VIOLON

I

Mon ombre se déplia dans le rectangle de lumière d'un tapis, puis elle se plia et trébucha sur le dossier d'un fauteuil à oreilles.

Plus loin, des rideaux tirés.

Intérieur vide.

Weedon me faisait toujours signe d'entrer. J'avancai de quelques pas. Dans quoi vas-tu te fourrer, Annie ? me demandai-je. La pièce était spacieuse, mais peut-être l'effet provenait-il du faible nombre d'objets. Un lit tiré au cordeau. Une bassine entre le lit et une commode supportant une grande cruche. De l'autre côté, une cheminée avec un manteau et une lanterne, un guéridon avec une chaise et une petite armoire. Le fauteuil déjà mentionné au centre.

Rien d'autre. Ni livres ni revues ni tableaux. Et ça ne sentait pas la folie, ces effluves faits d'un mélange animal et humain auquel j'étais si habituée depuis Asherton, mais un ensemble d'air respiré et rejeté comme une vache le ferait avec de l'herbe.

— Dites-lui quelque chose, murmura Weedon depuis le seuil.

— À... À qui ?

Il désigna le fauteuil de la tête, impatient.

Soudain j'eus peur. Mes mains devinrent moites et j'en passai une sur le foulard que je portais autour du cou. Je n'avais pas l'impression d'approcher, mais que c'était le fauteuil qui, lentement, comme s'il essayait de passer inaperçu, avançait vers moi.

En arrivant à sa hauteur, je regardai.

Je vis un pantin.

Assis très droit, sans déformer le siège de son poids. Dans la pénombre, je distinguai des pommettes anguleuses, un front disproportionné, des yeux grands ouverts et, surtout, un nez aquilin très prononcé. Le reste – le corps décharné recouvert d'un pyjama, la robe de chambre et les pantoufles – aurait pu s'envoler dans un courant d'air sans guère modifier l'ensemble. Je parlai avec davantage d'enthousiasme que je n'en ressentais.

— Bonjour, euh... je m'appelle Anne McCarey et je suis... votre nouvelle infirmière, ravie de faire votre connaissance, monsieur... monsieur...

— “M. X”, précisa Weedon depuis le seuil.

— Mais ce n'est pas son nom, n'est-ce pas ? répliquai-je.

— Il n'a pas de nom, répondit Weedon avec rudesse.

Cela me sembla absurde. Je ne voulus pas insister. Le pantin ne bougeait pas, je me penchai donc pour voir son visage. Dans la pénombre, je distinguai quelque chose d'étrange dans son regard.

— Je peux ouvrir les rideaux, monsieur ? demandai-je, m'adressant à M. X. Mais ce fut Weedon qui me répondit immédiatement depuis le seuil.

— Non. Sortez.

La nervosité de Weedon me surprenait. Je sortis après une révérence et Weedon ferma la porte.

— Pourquoi ne peut-on ouvrir les rideaux ? demandai-je.

— M. X ne veut pas. C'est un individu spécial. Je ne connais pas les détails, le Dr Ponsonby vous en parlera. – Il passait un mouchoir sur son visage, comme si nous nous étions trouvés dans la tanière d'un animal dangereux. Lui, il *connaît les détails*, mais il ne veut pas me les donner.

Soit, Weedon était un comptable, supposai-je. Ses rapports avec les malades étaient empreints de préjugés. Ce n'était pas mon cas.

Je me crus prête à me charger du monsieur Sans Nom.

Hettie Walters me conduisit là où j'allais loger à Clarendon : l'une des cinq chambres de bonne destinées aux infirmières.

Le qualificatif d'"austère" était insuffisant.

Nue et minuscule. Il y avait un miroir de demi-corps sur une petite table à tiroir dont le volume permettait de caser le lit sur un côté. La lumière se déversait par une lucarne pratiquée dans le plafond mansardé. J'avais connu pire.

On avait réussi à ajouter une cuvette avec de l'eau chaude sur le sol, une éponge et une serviette. Mes bagages, ainsi qu'un uniforme plié, déformaient le lit. J'ôtai ma robe, me lavai et examinai l'uniforme. Il y avait une *chemise**, des porteparretelles, des bas, un tricot de corps, une robe ample d'un noir profond, une chasuble et un tablier blancs à nouer avec des poches et des instruments à la ceinture, poignets et col amidonnés et des bottines basses. Il y avait aussi du linge de rechange pour ce que nous les femmes nous portons dans l'intimité et dont nous ne nous passons que dans les ténèbres du mariage.

Si ce n'est pas le cas, on peut aller dans un théâtre pour y voir des femmes dépourvues de cette dernière protection des bonnes mœurs. Je pense que vous le savez déjà. C'est juste pour information.

Comme je suis une dame d'âge mûr et peu séduisante, il n'y avait pas de pièces destinées à dissuader de la tentation : ni corset à lacets, armature de bustier, ni – béni soit Dieu ! – de coiffe à large visière pour masquer la moitié du visage. Ma coiffe était simplement haute, comme celle d'un archevêque. Quand je m'en couronnai, le miroir – un peu flou – me renvoya une curieuse image.

C'était moi sans être moi. L'uniforme avait beau être à ma taille, il me donnait une drôle d'allure. Curieux, l'effet produit par la garde-robe, la façon dont elle efface une chose pour en ajouter une autre, comme si vous étiez une actrice

* En français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

jouant un rôle. Le col montant dissimulait des marques qui restaient derrière moi, du moins pour l'instant.

Je souris à cette image.

Maintenant, j'étais infirmière à Clarendon House.

Le Dr Ponsonby n'était pas encore arrivé, je me proposai donc de commencer mon travail. La première chose que je ferais serait d'examiner à la lumière du jour les yeux de ce monsieur, quel que soit son nom, parce que c'était le patient dont j'étais venue m'occuper.

Dans ce but, je gravis l'escalier recouvert d'un tapis en soulevant le bas de ma robe neuve, me dirigeai vers la dernière porte, donnai quelques coups légers et ouvris, comme l'avait fait M. Weedon, mais maintenant avec l'assurance que me donnait mon statut de responsable.

Pourtant, je me sentis de nouveau intimidée dans la pénombre et le silence. Que voulez-vous que je vous dise : c'était assez impressionnant, de trouver ce fauteuil de dos. Plus encore quand je fermai la porte. Ce fut comme si la lumière s'éteignait dans un tunnel.

— Monsieur... euh... X, je viens examiner vos yeux un instant. Ensuite, je refermerai les rideaux, si vous le souhaitez.

Pas de réponse. Un souvenir étrange me revint en mémoire : mon père de dos travaillant à sa table au siège maritime du quai. Il y en avait plusieurs dans ces bureaux – qui maintenant, dans mon souvenir, me semblaient immenses – et la sienne tournait le dos à l'entrée. Je voyais les épaules de sa redingote, ses cheveux noirs, si noirs, autant que... les yeux d'un petit ours en tissu qu'il m'avait offert un jour.

Je chassai ce curieux souvenir en me dirigeant vers la fenêtre.

— Il y a une chose qui s'appelle la "mer", là-bas, vous savez ? fis-je. Sa vision est généralement relaxante et agréable... – Je saisis les rideaux et une voix douce mais très claire, résonna dans mon dos.

— Non.

Je me retournai. Alors il parle, me dis-je. Dressé là, à la fois petit et digne, les traits masqués par les ténèbres s'ajoutant à ma propre ombre.

— Pardon, monsieur ?

— N'ouvrez pas les rideaux.

Une prononciation très claire, aiguë dirais-je, dépourvue d'émotion. Un ordre doux comme une prière.

— Je peux savoir pourquoi, monsieur ?

— J'aime qu'ils soient fermés, je me concentre mieux comme ça.

Je continuai à observer un instant cette silhouette droite dans le fauteuil. Pourquoi avait-il besoin de se concentrer ? me demandai-je. Quelle sottise. J'étais habituée aux demandes absurdes des malades mentaux, tellement proches des caprices des enfants. Il convenait de les ignorer quand elles nuisaient à leur santé : le patient devait disposer d'air frais et de lumière, disait Florence Nightingale, la grande infirmière. Je me tournai vers la fenêtre et saisis les rideaux.

— Ce ne sera pas long. Ensuite vous pourrez vous... "reconcentrer".

En les ouvrant, je battis des paupières, moins à cause de la lumière – il pleuvait toujours, il faisait gris et il n'y avait pas de soleil – que du nuage de poussière qui m'assaillit soudain. Je compris que personne n'avait ouvert ni nettoyé ces rideaux depuis des mois. Je vis mon reflet avec ma coiffe si haute dans les rectangles de verre d'une fenêtre crasseuse à deux battants. Le paysage disparaissait derrière la poussière intérieure et la pluie, mais on pouvait apercevoir les troncs des arbres du jardin, le mur de la propriété et, plus loin, la grisaille de la plage. Personne n'avait nettoyé la fenêtre non plus. Cet homme avait été abandonné à son sort dans le pourtant sélect Clarendon, uniquement pour satisfaire ses manies absurdes.

Je regardai de nouveau le fauteuil et m'écartai de la lumière pour voir son occupant.

Très maigre, tout petit, mais la tête, c'était autre chose. Elle se dressait au-dessus de lui comme une couronne. Grand front, pommettes saillantes, menton fin et, touche finale, le nez aquilin déjà mentionné. Il n'était pas rasé, il semblait ne jamais avoir eu de barbe. Corps menu, presque enfantin ; tête grande et mûre. Avec le premier, on avait envie de jouer ; la deuxième vous poussait à le respecter.

D'accord, il était un peu bizarre, et alors ?

Tout le monde est bizarre. J'ai moi-même le nez volumineux, les yeux très rapprochés et le menton enfoncé. Au collège, on m'appelait la Belette. Je ne trouvais M. X ni plus ni moins bizarre qu'un autre.

Mais son regard me paralysa.

L'œil droit était d'un bleu presque délavé, tel un aquarium vide. En me penchant un peu, je constatai que cela provenait de son énorme iris, qui remplissait presque toute la conjonctive. En revanche, l'iris gauche était assiégé par un buisson de ronces épaisses formant un dessin qui, s'il ne s'était pas agi d'un œil, aurait pu être simplement beau.

Un œil bleu, l'autre rouge.

L'ensemble était fabuleux.

— Avez-vous fini ? murmura-t-il sans décoller les lèvres.

— De quoi, monsieur ?

— De me regarder.

— Euh... oui, monsieur.

— Alors, s'il vous plaît, refermez le rideau, merci.

J'acceptai. Je ne voulais pas le contrarier de nouveau. Mais cet œil rougeoyant me faisait de la peine, sa signification clinique me semblait évidente : un épanchement de sang.

— Il vous brûle... ? demandai-je d'un filet de voix.

— Quoi ?

— Votre œil gauche... Il vous brûle ? C'est pour cela que vous ne voulez pas que j'ouvre le rideau ?

Il battit des paupières pour la première fois. Si c'était bien cela. Il le fit très lentement, comme s'il avait savouré l'obscurité.

— Pour mon œil, c'est de naissance, mademoiselle McCarey. Et maintenant tirez le rideau.

Il connaît mon nom, pensai-je. Là, tellement silencieux, assis et silencieux comme une fleur étrange dans son pot, et il était au courant de tout.

3

— Un cas étrange, certes. Pas le plus étrange que j'aie traité, d'accord, mais étrange...

Le bureau du Dr Ponsonby était plus grand que celui de Weedon, comme ses connaissances et sa place dans la hiérarchie : les étagères avec le dos des livres, un crâne posé sur la table avec des chiffres gravés dans l'os et une fenêtre qui donnait sur le jardin et le mur en constituaient les détails les plus remarquables.

Rien de très encourageant, mais Ponsonby était médecin. Ils ne sont guère encourageants.

Ponsonby était en harmonie avec le décor : robuste, chauve, avec un bouc qu'il lissait en permanence et des yeux qui regardaient de tous côtés sauf dans ma direction. Sa façon de parler, en commençant toutes ses phrases par "ah", comme si en disant quelque chose il se rappelait qu'il aurait dû le dire avant, ou sa manie de se corriger – "C'est intéressant, pas ce que je connais de plus intéressant, mais intéressant" – rendaient ses digressions encore plus difficiles à suivre.

Tout en l'écoutant, j'observais de temps en temps mes propres mains, croisées devant mon tablier. Ma coiffe était si haute que je craignais parfois de frôler la lampe.

— Pour vous ce doit être facile, ah, peut-être pas ce que vous avez fait de plus facile, mais... relativement facile... Oui, relativement facile de vous occuper de lui, mademoiselle McGregor...

— McCarey.

— Ah, excusez-moi. – C'était la deuxième fois qu'il se trompait de nom, mais cela ne semblait pas le déranger outre mesure, moi non plus, parce qu'il était aimable. Je ne savais pas si cette attitude revenait à ignorer qui était qui, ou bien si, conscient de cette erreur, il décidait de compenser par l'amabilité. – Avant tout, veillez à ce qu'il ne se plaigne pas... Respectez ses manies dans la mesure du possible. Les rideaux, par exemple... Il faut les accepter. Je ne dis pas qu'il ne puisse pas y avoir d'exceptions, mais... Il vient d'une très bonne

famille. Ils paient bien pour son séjour et ses soins. Ils ne veulent pas de problèmes.

— Excusez-moi, docteur, mais pourquoi “M. X” ? Il n’a pas de nom ?

— Ah... Je suppose qu’il en a eu un un jour, mais personne ne le connaît. Dans les cases où il devrait figurer, tous les rapports indiquent “X” et on l’appelait déjà comme ça à Oxford. Sa famille l’a fait pour éviter les indiscretions. Je vous l’ai dit : ils sont très distingués... Son identité a été supprimée de tout document officiel.

— Excusez-moi, mais il doit subsister des informations sur sa vie avant son premier séjour.

— Je ne pense pas, dit Ponsonby. Il vit dans des résidences privées depuis son enfance.

L’émotion me serra soudain la gorge. Je me mis à penser à cette famille “distinguée” qui expulsait pour toujours de son sein son héritier, en le privant même de son nom. À Asherton, j’avais vu des cas tragiques, mais la vie de M. X, éloigné des êtres qui auraient dû veiller sur lui et l’aimer, m’inspirait de la compassion.

Ponsonby me posait une question.

— Pardon, docteur ?

— Asherton. Je vois dans vos références que vous avez travaillé dans cet asile... ah, tristement disparu... Dans l’équipe de sir Owen Corridge, je présume ? — Je confirmai. — Ah, l’un des grands aliénistes de ce pays, sans doute pas le plus grand, mais... Vous avez fait du théâtre mental avec lui ?

— Non, je ne l’ai jamais assisté lors de ces séances, docteur.

Ma réponse le fit s’interrompre, comme s’il comptait emprunter avec moi une direction et que je m’en sois détournée. Mais il ne renonça pas.

— J’aime le théâtre mental. Je l’ai pratiqué avec un certain succès. — Il jeta un coup d’œil à sa montre de gousset, geste caractéristique des médecins, comme s’ils prenaient le pouls. Il était clair que cela annonçait la fin de l’entretien, mais je voulais m’enquérir d’une autre information.

— Excusez-moi, docteur, mais l'alié... le résident a un épanchement à l'œil gauche. Il devrait être examiné par un spécialiste, vous ne croyez pas ?

Les sourcils joints de Ponsonby semblaient annoncer qu'il n'avait pas la moindre idée de ce dont je parlais, ou même de qui j'étais.

— Ah, oui... Oui, oui...

— À l'œil gauche.

— Je vois... Oui, ah, oui... Il était comme ça à son arrivée, il y a deux mois.

— Mais cela le brûle peut-être, ce qui expliquerait qu'il ne veuille pas ouvrir les...

— Mademoiselle... ah... Mademoiselle... — Il leva la main.

— McCarey.

— Merci. Ne vous inquiétez pas pour son œil. Il n'a pas réclamé de spécialiste.

Ses paroles me parurent incroyables. La santé d'un patient dépendait-elle de sa propre volonté ? Je m'efforçai de parler le plus humblement possible.

— Docteur, excusez-moi, mais c'est très rouge. Il est possible que cela l'irrite... C'est peut-être superficiel... Si nous atténuons la brûlure, nous le satisferons comme... nous le souhaitons.

Il m'observa un instant.

— Il y a un nouveau médecin à Portsmouth. Son cabinet est à Southsea, mais il a proposé de soigner les maux physiques des résidents... Ophtalmologiques en particulier, je crois... Ah... Je vais dire à M. Weedon de le faire venir, mais il faudra me remettre le rapport directement...

Le hasard heureux de la présence de ce médecin m'inspira un sourire.

— Merci, docteur. — Je fis une révérence, mais sa voix m'arrêta.

— Ah... et, mademoiselle... mademoiselle...

— McCarey.

— Mademoiselle McCarey. — Soudain, j'*existais* pour lui : il avait cessé un instant de regarder des montres, de consulter des volumes, de se lisser le bouc, et il me voyait devant lui, en

uniforme, avec ma coiffe. — J'ai fondé Clarendon House il y a sept ans dans le but d'en faire un lieu où les messieurs distingués profiteraient de la mer, du repos et des soins d'infirmières aimables... J'y suis parvenu jusqu'à présent. Mais je dois vous prévenir : ce résident est... ah, très spécial. — Il haussa un sourcil. — Faites très attention à lui.

4

Cet avertissement m'inquiéta davantage que je ne voulais le reconnaître. Attention à quoi ? Il n'avait pas voulu donner d'explications : "Vous verrez bien", m'avait-il dit en prenant congé. M. X semblait parfaitement inoffensif. À Asherton, j'avais affronté des cas qui auraient fait trembler un docker. Qu'avait de spécial ce pauvre être, hormis son enfermement permanent dans des maisons de repos ?

J'avais besoin de l'avis de mes collègues.

Aussi acceptai-je avec plaisir, le jour même de mon arrivée, l'invitation à faire partie du groupe sélect des "infirmières du thé" du sélect Clarendon.

En réalité, le groupe consistait à dîner ensemble trois fois par semaine dans une ancienne buanderie attenante à la cuisine. C'était une sorte de rituel, m'expliqua la collègue qui m'approcha pour m'inclure dans la sacro-sainte sororité. Elle s'appelait Susie Trench, petite, la voix nasillarde, mais avec de beaux yeux bleus. Originnaire de Gosport, elle était ravie qu'une autre fille de Portsmouth rejoigne la petite armée. Elle m'emmena par la main du vestibule à la cuisine pendant que nous chuchotions. À la différence de la recommandation de Hettie Walters, Susie insista sur le fait que le spectacle du moment était la comédie musicale enfantine *Les Bohémiens du roi Léonte*. Je ne la connaissais pas, mais cela ne me sembla pas particulièrement alléchant pour une femme seule et sans enfants.

— Mais c'est pour les enfants, dis-je.

— Hou, oui, mais... Oh... Annie... — Je constatai par la suite que Susie laissait de nombreuses phrases à l'imagination de ceux qui l'écoutaient. Peu importait : son petit visage était très expressif.

— C'est *scandaleux* ?

Elle préféra se taire.

Le lieu de notre réunion consistait en une petite pièce dépourvue de fenêtres éclairée seulement par une lampe sur une table qui voisinait avec les plats et le service à thé. La cuisinière, Mme Gillespie, préparait pour l'occasion de délicieux gâteaux à la crème qu'elle sortait du réfrigérateur à la fin. Lorsque j'entrai, elles étaient déjà toutes là et les coiffes, éclairées dans la pénombre comme des toits de ruche, se tournèrent vers moi.

Susie me présenta : je connaissais déjà l'infirmière en chef Mary Braddock, ensuite, la grande et sérieuse Nellie Worthington et la très jeune et certainement belle Jane Wimpole dans son uniforme volumineux, le visage sous la visière protectrice de la coiffe, destinée à ne pas susciter de pensées indécentes chez les messieurs. Un peu retirée au fond et à l'écart des cinq élues, mangeant de bon appétit tout ce qu'on lui proposait, se trouvait Mme Murray, infirmière retraitée, qui, me raconta Susie, travaillait déjà pour le père du Dr Ponsonby. Celui-ci l'avait emmenée à Clarendon car il éprouvait pour elle une affection particulière. Mme Murray était au-dessus de tous et le montrait en appelant le Dr Ponsonby uniquement "Ponsonby". "Ponsonby est un bon médecin et un bon chef, disait-elle. Avec Ponsonby, il faut juste y mettre les formes."

Après les présentations, Susie en profita pour annoncer aux autres que je n'avais pas encore vu la comédie musicale *Les Bohémiens du roi Léonte*. Je devais y aller, c'était évident ! Elles chantèrent même en chœur à voix basse et sur un ton rêveur :

Frotter, frotter, trimer...

Frotter, frotter, trimer...

c'est le métier du pirate,

du pirate en haute mer !

Le rythme était entraînant, certes.

— Et Elmer Hutchins a un rôle merveilleux... dit Susie. Quand il sort de la malle en disant : “Pas moi, pas moi !”

Mains sur la bouche. Parvenant à peine à se retenir de rire.

— Quand il défend la petite qui va être fouettée ! bondit Nellie Worrington.

— Très indécente, cette scène, estima la chef Braddock, et toutes approuvèrent.

Mais il y avait dans ses yeux un reflet que je sus reconnaître, même dans la pénombre. Celui du *scandale*. Il y avait des comédies musicales pour enfants *scandaleuses*, bien entendu.

— C’est une actrice extraordinaire, pour ses neuf ans, reconnut Susie. Elle danse avec Elmer Hutchins en ne portant *que* des chaussettes rouges... il faut voir tourner ses tresses !

Nouveau silence grivois.

— Qui est Elmer Hutchins ? demandai-je.

— Le mendiant préféré des enfants de Portsmouth, répondit Susie.

— On dit qu’il ne boit plus, commenta Nellie Worrington, achevant sa deuxième tasse.

— Je me méfie des ivrognes, même quand ils sont sobres, prévint Mary Braddock. Tout ce qu’ils savent faire, c’est chercher les problèmes. Voyez Edwin et cet Homme-Sucre qui l’a assassiné...

— Cela n’arrive pas non plus tous les jours, mademoiselle Braddock, observa Susie.

— Assez souvent pour que je ne les aime pas, déclara Braddock, dont l’habitude de chef, je le découvris plus tard, était d’avoir le dernier mot. Cette fois, elle n’y parvint pas, car Jane Wimpole, rêveuse, ajouta :

— Elmer est différent... Les enfants l’adorent. Et puis, mademoiselle Braddock, on m’a raconté que l’assassin d’Edwin, avant d’être Homme-Sucre, avait fait de la prison à Anchor Gate, pour vol...

Mimiques de dégoût. Nellie Worrington fut chargée de m’expliquer : elles parlaient manifestement d’un vagabond, Edwin Noggs, qui avait joué dans *La Dévouée Lucy* – le mélodrame qu’aimait Hettie –, dont le cadavre avait été retrouvé

par des pêcheurs du nouveau quai de South Parade sur la plage, devant les baraquements de l'est, une semaine plus tôt. Il se trouvait, raconta Nellie, qu'Edwin et un ex-prisonnier appelé Gary Hiscock, qui gagnait sa vie comme Homme-Sucre, s'étaient battus à coups de couteau en public quelques jours plus tôt, la police était donc sûre que c'était Hiscock qui l'avait assassiné.

— Hiscock accusait Edwin de lui avoir volé un rôle au Charity, le théâtre de l'auberge de St Mary's, m'expliqua Nellie. Les rôles au Charity sont très importants pour eux... Hiscock devait travailler comme Homme-Sucre pour gagner sa vie.

Je réprimai une grimace. Les Gens-Sucre étaient eux aussi à la mode à Londres. Il s'agissait d'un spectacle de rue assez répugnant, misérable et plutôt immoral : hommes et femmes couraient de nuit dans les ruelles avec une poignée de petites cuillères attachées à de longues chaînes accrochées autour du cou. Leur son cliquetant était reconnaissable entre tous. On pouvait goûter le sucre pour un penny et, pour quelques-uns de plus, se gaver en arrachant des couches avec la petite cuillère. Déshabiller l'Homme ou la Femme-Sucre était l'un des passe-temps favoris chez les enfants des familles nobles.

— On m'a raconté qu'après la dispute, les gamins mangeaient le sucre qui avait coulé des blessures de Hiscock ! murmura Nellie, et il y eut des airs dégoûtés.

— Il ne fait aucun doute que cet ancien repris de justice a tué Edwin, dit notre chef.

Elles lui donnèrent toutes raison. Mme Murray, qui avait déjà vidé les saladiers et fini les restes des autres, demanda qu'on lui passe les petits gâteaux.

C'était mon moment.

— Pour changer de sujet, on m'a affectée à... ce "M. X". Qu'en pensez-vous ? demandai-je en m'éclaircissant la voix.

Lourd silence.

— On le sait, ma fille, quel dommage, dit Nellie Worington.

— Notre nouvelle venue et bientôt nouvelle remplacée, annonça la chef Braddock.

— Pourvu que non, tu... tu m'es sympathique, s'apitoya Susie Trench.

— Moi, je ne l'approche même plus, dit Nellie Worrington, et Jane Wimpole intervint, compréhensive :

— Ne lui faisons pas peur non plus, la pauvre...

— Bettie Harfield, celle qui s'occupait de lui avant, pleurait tous les jours, murmura Susie.

— Ce type l'a rendue folle, dit la chef Braddock sur un ton absent.

Nellie, comme s'il s'agissait d'un terrible secret, murmura :

— Bettie me disait que, la nuit, elle entendait *plusieurs voix* dans la chambre de M. X.

— Tu les as entendues ? demanda Braddock, et lorsque Nellie eut répondu par la négative : Je vous l'ai déjà dit, Bettie est devenue folle.

Susie Trench rattrapa la situation.

— Oh, mon Dieu, Annie, il t'a déjà fait... le coup de *la flûte* ? demanda-t-elle.

— Quelle flûte ?

Tout le monde se mit à rire, y compris Annie. Les chausubles tremblaient à la lumière de la lampe. Mais il s'agissait d'un rire nerveux, empreint de crainte. Mme Murray l'éteignit d'un coup.

— Mesdemoiselles, mesdemoiselles... ! Vous croyez tout savoir, alors que vous ne savez rien, et ce que vous ne savez pas, vous l'inventez ! Cet homme est... terrible ! Je l'ai vu le jour de son arrivée à Clarendon et j'ai prévenu Ponsonby : méfie-toi de lui, lui ai-je dit, ce n'est pas un aliéné. Cet homme est... c'est un sorcier. Ou peut-être *pire*. Bien *pire*.

— Eh bien, madame Murray... Vous... ne l'avez même pas vu...

— Susie Trench ! Comment peux-tu te dire infirmière si tu n'as pas d'intuitions en voyant les patients pour la première fois ? — Elle nous regarda toutes. — Attention, ce type est dangereux, croyez-moi. Ponsonby disait que dans sa dernière résidence, à Oxford..., il s'était passé *quelque chose*. Il ignorait quoi, mais il assurait que la *police* était venue.

La mention de la “police” m’inspire toujours de l’inquiétude. J’imaginai M. X comme un fou meurtrier.

— Il ne me semble pas *si... si* dangereux, protesta Jane Wimpole sous sa visière de *décence*. Simplement... Simplement... parfois...

— Simplement il est fou à lier, ma petite ! dit la chef Braddock.

Nouvelle salve de rires. Mais je regardais Mme Murray, qui me rendait mon regard en approuvant.

— À mon avis, c’est comme... *s’il attendait quelque chose*, murmura-t-elle.

Cette étrange déclaration me donna des frissons, sans que je sache pourquo.

— Il attend de renvoyer la prochaine infirmière, dit Mary Braddock, venimeuse, engloutissant un petit gâteau entier. Elles éclatèrent toutes de rire, mais les yeux délavés de Mme Murray restaient fixés sur les miens.

S

En entrant dans sa chambre cet après-midi-là, si paradoxal que cela puisse sembler au lecteur, je me sentais plus tranquille. Les gens ont généralement peur des fous à cause de leur comportement étrange. Si ces derniers souffraient, disons, d’une maladie à l’estomac, ils ne prendraient pas peur en les voyant vomir. Les affections de l’esprit provoquent également des vomissements, à leur façon, juste ça. Je me dis que mes compagnes, et même Ponsonby, étaient des professionnels dans la manière d’aborder les riches maniaques, mais peut-être se trouvaient-ils déconcertés par un véritable fou, gravement atteint.

Enfin, cela n’était pas le cas d’Anne McCarey, infirmière dans les asiles.

Je me dirigeai vers la fenêtre et ouvris les rideaux en grand. La pluie, plus fine que l’averse du matin, embuait les vitres.

— Bon et merveilleux après-midi pluvieux, monsieur X, je vais ouvrir pour rafraîchir la pièce.

— Non, répéta cette voix douce mais très claire.

Je me penchai vers lui d'un air faussement fâché.

— Allons, allons, monsieur. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'ouvre la fenêtre ?

— Parce que je ne veux pas, mademoiselle Carey. Et vous avez déjà ouvert les rideaux tout à l'heure. Refermez-les.

— Ce n'est pas une raison.

Il me regarda en silence sans ciller de ses grands yeux bicolores.

— J'ai prévenu le Dr Ponsonby, dis-je. Un spécialiste va venir examiner votre œil, monsieur. — Il fit une grimace, comme s'il claquait la langue. Une mimique surprenante sur son visage impassible. Je souris. — Ne faites pas l'enfant. Ce ne sera absolument pas douloureux.

Il prit une inspiration et eut un soupir languide. Ses lèvres ébauchèrent un sourire timide. Je m'en souviens bien. Léger et bref, mais appréciable. J'étais fière de l'avoir fait fleurir sur ce visage inexpressif.

Pauvre homme, pensai-je. Il faut juste s'adresser à lui avec politesse et affection.

— Faites-moi confiance, dis-je en me sentant satisfaite de ma petite réussite, et je me risquai même à lui donner de petites tapes sur la main. Tout ira bien.

Il reprit la parole tandis que je lui donnais encore doucement de petites tapes. Il remuait à peine ses lèvres fines, mais c'était toujours le même ton très clair et velouté.

— Je croyais que la très onéreuse et privée résidence Clarendon pouvait engager un peu mieux qu'une demoiselle frustrée par ce qu'elle croit être son peu d'attrait physique, qui la fait tomber dans les bras d'un marin préférant la bouteille à sa personne, et qui lors de leur dernier rendez-vous lui a jeté une bouteille de vin rouge vide à la tête et a tenté de l'étrangler.

Ma main se figea au-dessus de son dos.

Je portai l'autre à ma bouche.

Je jure que même la pluie s'arrêta.

Mon Dieu.